

Quand les cyclos racontent La Marmotte 1985 ou... souvenir d'une randonnée pas comme les autres (2^e partie)

« Si c'était possible comme la marmotte, j'hibernerai pour rêver. Je me transporterais de nouveau, tout là-haut, dans la neige du Galibier, pour une Marmotte 86 (en or...) »

L'arrêt doit être court à ce sommet, mais nous en profitons pour nous restaurer, voilà qui va soulager nos poches de maillot, déformées par le poids des pâtes de fruits, du pain d'épices, et de toutes les petites choses que nos épouses y avaient fourré. J'avale un bidon d'un mélange de lait et de céréales, gloutonnement, j'avais déjà une faim terrible.

La descente que j'appréhendais, se révèle telle que prévue, rapide, dangereuse, par le mauvais état de la route, n'importe, la passion l'emporte sur la prudence et nous ne demandons pas notre reste, fesses et freins, prêts à être serrés. Des « fans » nous doublent, à gauche, à droite, inconscients du danger, ou, plein de métier... J'aurais dû dire à mon frère, victime d'une chute, heureusement sans gravité : « Frère, garde-toi à droite, garde-toi à gauche » la bataille faisant rage !

Entre Saint-Jean-d'Arves et Saint-Jean-de-Maurienne, nous traversons quelques courts tunnels, mal éclairés, et le fait d'être d'un seul coup plongés dans l'obscurité, n'arrange pas les choses, nos regards se pointent vers le trou clair de la sortie, avec anxiété, ouf ! c'est passé.

La plongée vers Saint-Jean me réjouit, car nous allons enfin parcourir une portion de plat, de plusieurs kilomètres, jusqu'à Saint-Maurice, la seule d'ailleurs qui permet de relâcher un peu, encore que, nous sommes, dès la route plate, perdus dans les braquets (restant sur le petit, passons sur la grosse ?) au choix...

A Saint-Jean-de-Maurienne, nous avons pu nous délester de nos vêtements chauds devenus inutiles et de ce qui pouvait nous encombrer par la suite, car Pierrot nous attendait et les épouses de Guy et Jacky se dévouaient, affairées. Et nous voilà au pied du Télégraphe, à partir de là, je sais que ça monte jusqu'au Galibier, à l'exception de la courte descente de Valloire, chacun pour soi, c'était prévu.

Le Télégraphe ça grimpe d'un seul coup, pas de demi mesure, les anciens m'ont dit que ça passait bien, mais tout de suite je me rends compte que c'est dur également. La route est belle et d'entrée il faut trouver le bon braquet, ne pas le quitter, monter à son rythme sans se retourner, jusqu'au bout, c'est à quoi je m'emploie sans trop me faire mal. Déjà de nombreux concurrents sont en difficultés, que c'est pénible !

Commencent alors les scènes douloureuses, des cyclistes assis au bord des banquettes, déjà épuisés, à la recherche d'un second souffle, d'autres qui tiennent toute la route et multiplient les lacets par je ne sais quel chiffre, d'autres encore qui cherchent désespérément dans leurs poches l'aliment sauveur. Je double certains coureurs, les yeux légèrement retournés, comme s'ils cherchaient le sommet, qu'on aperçoit toujours pas. Mais je crois que la scène la plus remarquable, est celle des hommes, pris par les crampes, marchant sur le côté, la bicyclette à la main, grimaçant de douleur, les jambes aussi raides que celle d'échassiers. Qu'ils doivent souffrir ! Pourtant, ils repartiront...

Tout d'un coup, l'image insolite, dans la mêlée, au milieu des coureurs sur-équipés, un touriste, chaussé de baskets, pas de cale-pieds, il m'a semblé, un vélo monsieur tout-le-monde, des sacoches immenses, pleines sûrement, le guidon plat, marchant à toute vitesse l'air goguenard, qui semble dire : rien ne sert de courir, il faut partir à point ». Quel contraste ! Christian a su que cet homme partait pour l'Italie...

Dans la montée, au milieu des arbres, un ravitaillement organisé est encombré de maillots tricolores, il sera difficile pour certains concurrents de repartir. Tant bien que mal, le sommet est atteint, je suis le seul du groupe maintenant et je descends à tombeau ouvert sur Valloire où un nouveau ravitaillement est installé. Le service d'ordre a beaucoup de mal à assurer la sécurité, que de monde ! Là, je fais le plein d'eau, et Guy, un copain retrouvé, partage gentiment avec moi une dose rafraîchissante et quelques minutes plus tard, je repars en sa compagnie, pour combattre le Galibier. Il fait toujours très chaud. Guy, qui n'est pas particulièrement un grimpeur, mais tout d'un sacré rouleau, rétrograde et je me retrouve seul. Je n'aurais pas dû m'arrêter, un ancien me l'avait conseillé et je n'ai pas écouté par crainte de manquer de boisson, j'accuse le coup dès la sortie du pays, mes jambes ont du mal à suivre. Je ne force pas pendant un kilomètre environ, et doucement je me refais une santé, pour retrouver une pédalée normale.

Le Galibier comprend deux parties : l'une, dès Valloire peut être comparée à un long faux plat, avec des grandes lignes droites, exposée au vent, pas d'ombre, car les arbres sont assez rares. L'appel des petits cours d'eau qui serpentent cette montagne est irrésistible pour certains coureurs, et fatal à l'occasion, moi-même j'évite de regarder car j'ai trop peur de me laisser tenter. J'ai hâte d'arriver à la seconde partie, plus raide, aux virages plus fréquents. Quand j'y arrive, je réalise immédiatement que ce qui est passé était presque du velours, j'utilise tout de suite le 28 dents de réserve et ce n'est pas du luxe.

Là haut, il y a de la neige, très haut. J'aperçois dans les lacets qui se superposent, la longue file des concurrents, et bien qu'il y a sans doute des paquets, j'ai l'impression qu'ils sont tous en file indienne, que ça n'avance pas, les premiers sont si haut que je me demande comment je vais y arriver, je souffre déjà. Pour souffrir, j'ai souffert, plus je crois, d'anxiété.

Je me souviens d'un passage, à un lacet, contre la roche, où la chaleur était étouffante, pas un souffle d'air, j'ai cru manquer de respirer, mais puisque les autres étaient passés... J'étais tenté d'arrêter à plusieurs reprises, lorsqu'un large virage se présentait et que c'était moins dur, mais le fait d'être moins dur, permettait une toute petite récupération et ça repartait. Plus ça montait maintenant, plus il faisait froid, on le sentait dans les jambes.

La neige, à un détour, fut soudain devant moi, elle occupait les deux côtés de la route, la muraille chaude fit place à un mur blanc, ou presque...

(A suivre...)